Bulletin mensuel : (2 février 1885)

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **6 (1885)**

Heft 2

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-132578

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

BULLETIN MENSUEL (*2 février 1885.*)[1]

Les doutes que l'on pouvait encore avoir le mois dernier sur le sort de la **mission Bianchi** ne sont plus possibles aujourd'hui. Les lettres d'Abyssinie et d'Assab s'accordent à dire que le chef de l'expédition, ses deux compagnons de voyage, MM. Monari et Diana, et onze Abyssiniens, ayant quitté le Tigré, au commencement d'octobre, pour se rendre directement à Assab par une route encore inconnue des Européens, ont été assaillis, de nuit, par une bande de Danakils, dans le voisinage du lac salé Alelbad[2] et qu'ils ont été tous massacrés. Le commissaire italien d'Assab a envoyé un courrier qui, après avoir pénétré aussi avant que possible à l'intérieur, a confirmé le fait; suivant lui, le désastre aurait eu lieu à Kouriboula, sur le territoire de Doya, à six journées de la frontière d'Abyssinie. D'après une lettre de M. Naretti, le guide abyssinien, qui a réussi à échapper au massacre a rapporté que la catastrophe s'est passée à trois étapes de l'endroit où se perd le cours de la Goulima. Enfin le comte Antonelli, qui retournait au Choa avec le Dr Ragazzi, a rapporté s'être trouvé le 18 octobre à Adali-Garsha, grand centre danakil, dont le chef lui a appris que c'est dans la nuit du 3 au 4 octobre que Bianchi et ses compagnons ont été assassinés à Ala, à deux jours, soit environ 50 kilom. au S.-O. du lac Alelbad, que la caravane avait laissé sur sa gauche. La certitude de ce nouveau meurtre ajouté à tous ceux dont les expéditions italiennes dans ces parages ont été les victimes, a produit dans toute l'Italie une douloureuse émotion, qui s'est traduite par des manifestations en souvenir de Bianchi, dans la société africaine d'Italie à Naples et dans la section florentine de cette société, ainsi que dans la Société milanaise d'exploration commerciale en Afrique. De son côté, le gouvernement italien estimant sans doute que cet événement pourrait entraîner de fâcheuses conséquences pour la colonie d'Assab, a jugé bon de tâcher de les prévenir en y envoyant deux navires de guerre avec des troupes qui y tiendront garnison.

Le massacre susmentionné a eu lieu en dehors du territoire soumis

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

[2] V. la Carte IVme année, p. 328.

au sultan d'Aoussa, **Mohamed-Anfali,** avec lequel le comte **Antonelli** a conclu une **convention**, dont le journal de Rome *Marina e Commercio* a donné le texte :

Article premier. — La paix et l'amitié seront constantes et perpétuelles entre les autorités italiennes d'Assab et le sultan Mohamed-Anfali, ainsi qu'entre leurs sujets respectifs.

Art. 2. — Chacune des deux parties nommera un représentant pour traiter les affaires.

Art. 3. — Le sultan Mohamed-Anfali garantit au gouvernement italien et à S. M. le roi Ménélik, la sécurité de la route entre Assab, Aoussa et le royaume du Choa pour toutes les caravanes italiennes venant de la mer ou s'y rendant.

Art. 4. — Le sultan Mohamed-Anfali, d'accord avec les autres sultans, déclare exemptes de droits ou de tributs toutes les caravanes italiennes venant d'Assab ou s'y rendant.

Art. 5.—Le sultan Mohamed-Anfali cède au gouvernement de S. M. le roi d'Italie l'usage de la terre d'Ablis (Aoussa) sur la partie du territoire d'Aoussa propre à la culture, pour y établir une station commerciale italienne.

Art. 6. — Toutes les religions seront respectées.

Art. 7. — Les sujets de S. M. le roi d'Italie voyageront librement dans tout le pays dépendant du sultan Mohamed-Anfali, et les sujets de celui-ci seront toujours assistés par les autorités consulaires italiennes.

Art. 8. — Les vaisseaux de guerre de S. M. le roi d'Italie veilleront à la sécurité du littoral danakil.

Art. 9. — Cette convention sera soumise à l'approbation de S. M. le roi du Choa et sera ratifiée au Choa par le représentant du gouvernement de S. M. le roi d'Italie.

Art. 10. — Il sera fait des copies de la dite convention en langues amharique, arabe et italienne, qui devront concorder parfaitement dans les traductions respectives.

Un correspondant du *Temps* qui a fait à **Obock** un long séjour, pendant lequel il a établi des cultures potagères et maraîchères, a fourni à ce journal des renseignements d'où il résulte que cette colonie française pourra devenir, dans la mer Rouge, un excellent port de ravitaillement. Dans la plaine d'Obock, à deux kilomètres du port, se trouvent une trentaine d'hectares, où l'on est sûr de pouvoir faire des cultures, en ne manquant jamais d'eau douce pour l'arrosage nécessaire.

On peut y cultiver des légumes très facilement pendant dix mois de l'année. Il y a deux mois très chauds, pendant lesquels cela peut devenir plus difficile, mais on est toujours certain d'avoir de la verdure. La végétation est rapide; les haricots et les épinards peuvent être cueillis une vingtaine de jours seulement après que la graine a été semée. —D'après le *Moniteur des colonies*, l'administration des colonies a fait, au commandant d'Obock, un important envoi de plantes potagères, et le gouverneur général de l'Algérie prépare un envoi de plants d'eucalyptus, de palmiers et de vignes destinés au nouvel établissement français de la mer Rouge. — L'eau manque si peu que le correspondant a pu voir, tous les jours, venir au bas d'une factorerie, pour s'abreuver, 150 bêtes à cornes, quelques centaines de chèvres et 200 chameaux. Et ce ne sont pas les pluies qui donnent de l'eau douce, car, pendant un séjour de huit mois, il n'a vu pleuvoir qu'une fois. La route de Tadjoura au Choa facilitera les transactions; plus courte que les autres, elle est en outre meilleure, car on y rencontre les puits nécessaires pour abreuver les chameaux des caravanes. Les chefs des tribus par lesquelles il faut passer sont aussi plus sûrs que ne l'est Abou-Beker, le sultan de Zeïlah, tête de ligne d'une autre route de la côte au Choa.

L'expédition portugaise de **Serpa Pinto** paraît avoir rencontré les difficultés ordinaires suscitées par les porteurs indigènes, et cela, malgré l'appui du gouvernement colonial de Mozambique. Faute d'hommes, elle a été retenue plusieurs mois à Mozouril; il a fallu renvoyer un grand nombre de charges, et Serpa Pinto a dû changer de route. Il s'est décidé à prendre la voie du golfe de Pomba; s'il peut obtenir là les 250 porteurs qui lui manquent, il en fera son point de départ vers les monts Méza. Pour atteindre Pomba, il comptait prendre la route suivie par Elton dans son voyage de Mozambique à Ibo en 1876, et espérait faire ce trajet en un mois. A Mozouril, il a pris 178 observations de latitude, et un certain nombre de longitudes. D'après les premières, la position du lieu serait de 1° à 1°5′ au sud de celle que lui attribuent les cartes.

La Société de géographie de Marseille a reçu des nouvelles de M. **Victor Giraud,** qui a dû renoncer à son projet de traverser l'Afrique de l'est à l'ouest. Nos lecteurs n'ont pas oublié dans quelles circonstances il a été abandonné par ses porteurs après avoir atteint le lac Bangouéolo[1]. Ce ne fut qu'à grand'peine qu'il put regagner la station de l'Association internationale, sur les bords du Tanganyika, où il reçut

[1] V. Vme Année, p. 105-107.

une cordiale hospitalité. De là il se rendit au Nyassa par la route ouverte entre les deux lacs; le petit vapeur de la Compagnie des lacs le transporta sur le Chiré, d'où en quinze jours de pirogues il gagna le Zambèze; enfin il atteignit Quilimane, où la factorerie française Mante frères et Borelli le reçut très hospitalièrement. S'il n'a pu réaliser entièrement son projet, son exploration de la région comprise entre Zanzibar, les lacs Nyassa, Tanganyika, Bangouéolo et Moéro, ne peut manquer d'ajouter beaucoup de données nouvelles à celles que nous ont déjà fournies Livingstone et J. Thomson.

Comme il l'avait fait pour Angra-Pequena, M. Lüderitz a acquis au mois de novembre, à prix d'argent, du roi Dinizoulou, et par l'intermédiaire de M. Einwald, un territoire d'une étendue de 60,000 acres, autour de la **baie de Sainte-Lucie.** Le chef zoulou a cédé non seulement le terrain, mais encore le droit de souveraineté. Le gouverneur de la colonie de Natal en ayant eu connaissance en décembre, s'empressa de faire hisser le drapeau anglais sur la nouvelle acquisition de M. Lüderitz, avant que le protectorat de l'empire allemand eût pu être réclamé et proclamé. D'après le *Times*, la baie de Sainte-Lucie a déjà été cédée à l'Angleterre par Ponda roi des Zoulous, en 1843, en vertu d'un traité spécial conclu entre le roi et M. Cloete, commissaire du gouvernement britannique. La baie et l'embouchure de l'Oumvoloosi, mentionnées dans le traité, seraient ce qu'on appelle aujourd'hui la baie de Sainte-Lucie. L'Angleterre, il est vrai, n'a point notifié cette acquisition aux autres puissances, et n'y a point fait acte d'autorité. Néanmoins cette question ne semble pas devoir amener un conflit entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne. Sans doute M. Lüderitz a cherché à établir ses droits auprès de la chancellerie allemande. Mais, d'après une note de la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, il ne paraît pas qu'il puisse espérer les voir reconnus officiellement. Pour rendre une pareille acquisition valable, et pour le transfert des droits souverains, dit cette note, un traité avec les chefs indigènes ne suffit pas; il faut le consentement de la république des Boërs qui exerce un protectorat sur le Zoulouland. En outre, il y aurait lieu de tenir compte de l'état des choses existant entre les Boërs et l'Angleterre, qui s'est réservé le droit d'approuver les traités que la république des Boërs aurait à conclure. Lord Grandville a informé l'ambassade d'Allemagne à Londres que le gouvernement britannique s'en tient à la convention de 1843 qui lui donne le territoire et le port de Sainte-Lucie. De son côté l'ambassadeur allemand a reconnu que jusqu'ici l'Allemagne n'y a exercé aucun protectorat.

En attendant que cette question soit réglée, l'Angleterre a établi, par mesure de précaution, son protectorat sur la côte entière du **Pondoland**, territoire indépendant jusqu'ici, qui remplit tout l'espace compris entre la Colonie du Cap et Natal. La nombreuse population, quoique parfois en désaccord avec les peuplades voisines sur des questions de limites, n'est ni agressive, ni belliqueuse. Un des rêves de sir Bartle Frere avait été d'annexer ce pays à la Colonie du Cap; mais lord Wolseley ayant décliné la responsabilité des opérations militaires que cette annexion aurait rendues nécessaires, les Pondos sont demeurés indépendants sous leur roi Oumquikéla. Ils ont cependant été obligés de céder au gouvernement britannique l'embouchure de la rivière Saint-John, cession qui a laissé dans leurs cœurs un ferment d'irritation sourde. La déclaration du protectorat anglais sur toute la côte les calmera-t-elle ? On peut en douter, à en juger par les précautions prises pour tâcher de leur faire comprendre que, quoique jusqu'ici l'Angleterre n'ait exercé son autorité maritime qu'à l'embouchure de la rivière Saint-John, la déclaration de protectorat n'implique pas l'intention d'annexer le pays. Les déclarations du *Daily-News*, qui a la prétention d'être l'organe de la politique actuelle du gouvernement anglais, les rassureront d'autant moins, croyons-nous, que, tout en protestant du respect pour l'indépendance des Pondos, il ajoute que le gouvernement britannique a maintenant affirmé son autorité, sur toute la ligne du sud-est de l'Afrique jusqu'aux limites nord du pays des Zoulous, pour ne pas permettre à une puissance étrangère de hisser son pavillon sur une partie de la côte où les intérêts anglais auraient pu être compromis.

Le *Mouvement géographique* de Bruxelles a reçu des nouvelles de l'expédition qui transporte le long des chutes du **Congo** jusqu'à Stanley-Pool, le steamer le *Stanley* destiné à la navigation du haut-fleuve et de ses affluents. Nos lecteurs se rappellent qu'il s'agit d'un vapeur démontable, composé de six compartiments étanches qui, mis sur l'eau, forment un tout navigable, et qui, à terre, séparés et montés sur de grandes roues en acier, se transforment en véritables chariots. Six cents indigènes, sous la conduite de huit agents blancs, transportent le bâtiment qui ne pèse pas moins de 50,000 kilogrammes. — Il y aura bientôt un an que le *Stanley* a quitté Liverpool. Arrivé au mois de mars 1884 à Banana, il y a été remonté, puis il a suivi le Congo jusqu'à Vivi. Là, la machine a été débarquée, puis on a procédé à la disjonction des sections. Il a fallu trois mois à l'expédition pour franchir la route terrestre de Vivi à Isanghila, où le bateau, arrivé le 4 septembre, a été

remonté, et mis à flot, pour faire, par le fleuve, le trajet entre Isanghila et Manyanga. D'Isanghila, l'expédition s'est mise en route le 4 octobre. Le premier jour de navigation s'est bien passé. Pour traverser les rapides de Kilolo et de Baynestown, on a dû employer des pressions supérieures à celles auxquelles le bateau est destiné à marcher ; cependant les dangers ont été surmontés avec une facilité relative.

Le lendemain des difficultés nouvelles et plus grandes ont été rencontrées, près de la grande île Flamini, où le Congo forme des rapides dangereux. Néanmoins cet obstacle a été heureusement franchi ; mais un peu plus loin, devant les rapides de Tchoumbou, malgré deux heures d'efforts surhumains, le *Stanley* a été arrêté. Dans ses manœuvres pour essayer de doubler la chute, il a touché un récif et a subi une avarie, heureusement insignifiante et qui a été réparée le lendemain. Le 23, nouvelle tentative pour forcer le passage. Quoique le bâtiment eût été considérablement allégé, tous les efforts furent vains et on dut rebrousser chemin. Après ce nouvel échec, le chef de l'expédition, M. Valcke, s'est décidé à attendre la crue du fleuve pour faire un nouvel essai. Devant les rapides de Tchoumbou, le passage se trouve près de la rive sud. Au moment des eaux basses, bien qu'il soit rempli de rochers, il est praticable pour des embarcations d'un tirant d'eau moins fort ; mais pour qu'un bateau de l'importance du *Stanley* puisse y passer, il faut que le fleuve monte de quelques pieds. Ces difficultés disent toute la hardiesse de l'entreprise et aussi le mérite qu'il y a, pour celui qui la dirige, à la mener à bonne fin.

Nous avons déjà dit que le *Peace*, le vapeur de la mission baptiste anglaise, mis à flot à Stanley-Pool, avait pu remonter le fleuve jusqu'à la station de l'Équateur, Aujourd'hui le *Missionary Herald* nous apporte les détails de l'**exploration** faite par MM. **Comber et Grenfell.** Nous en extrayons les faits nouveaux propres à intéresser nos lecteurs. Les missionnaires explorèrent d'abord l'**Ibari Nkoutou,** affluent de gauche du Congo, et, à 80 kilomètres de son embouchure, ils arrivèrent en vue de la ville de Nga Nkabi, **Mushie,** capitale du pays des Wa-Bouma, formée d'une série de hameaux de trois à cinq kilom., le long de la rive septentrionale. Elle est gouvernée par une chefesse, femme très capable, énergique, qui parle peu, mais sait gouverner ses sujets. Ceux-ci sont les meilleurs spécimens que MM. Comber et Grenfell aient rencontrés dans leur voyage. Bien constitués, intelligents et relativement industrieux, il n'est pas étonnant qu'ils soient parmi les trafiquants les plus prospères du Congo. Il n'est pas rare de

rencontrer une flottille de dix à vingt canots, tous pesamment chargés, descendant à Stanley-Pool où ils transportent leurs produits. Ils sont en outre bons constructeurs, fabriquant non seulement leurs propres canots, mais encore beaucoup d'autres pour les vendre. Il y en avait environ deux cents dans la baie, et plusieurs autres en construction. Quelque solennel que fût son maintien, Nga Nkabi, ne crut pas au-dessous de sa dignité d'entrer dans un canot avec une autre femme pour apporter en présent aux missionnaires une chèvre et du plantain. Ceux-ci ont résolu d'y fonder une station, dès que des renforts leur seront envoyés. Le pays qui environne Mushie est très pittoresque; la ville elle-même est construite sur une élévation qui s'étend parallèlement à la rivière et aux montagnes que l'on aperçoit derrière elle, et dont elle est séparée par une bande de terrain bas, où sont les champs de blé et les plantations de cannes à sucre et de cassave. Les habitants sont au nombre de 3000 environ, sans compter la population de villes plus ou moins éloignées qui reconnaissent l'autorité de Nga Nkabi.

A une cinquantaine de kilomètres en amont, les voyageurs rencontrèrent le confluent du **Quango.** Ce dernier est un beau fleuve de 400^{m} à 500^{m} de large, avec une vitesse moyenne de 1 à 2 kilomètres à l'heure. Cependant ils jugèrent qu'il devait être beaucoup plus petit que le cours d'eau venant du N.-E., exploré jusqu'au lac Léopold II par Stanley, sous 1°30 lat. S. Ils auraient aimé à étudier les deux rivières, mais ils durent se contenter de remonter un peu le Quango. Ils remarquèrent que, tandis que jusque-là les maisons sont carrées, sur les bords du Quango elles sont rondes, ce qui indique qu'on atteint la limite d'un peuple distinct. Cette forme nouvelle s'accorde avec celle que Capello et Ivens ont signalée à 300 kilomètres plus au sud. MM. Comber et Grenfell ne purent pas entrer en rapport avec les indigènes trop effrayés pour répondre à leurs questions ou à leurs salutations. Ils couraient le long de la rive, la lance à la main, ou se cachaient derrière les arbres comme s'ils eussent eu peur du bruit du bateau.

Rentrant ensuite dans le Congo, les missionnaires le remontèrent jusqu'à la ville de **Choumbiri,** à 6 kilomètres de laquelle ils trouvèrent une montagne rocheuse remarquable, commune dans la région des cataractes, mais rare dans cette partie du continent où les montagnes ont toutes les contours doucement arrondis des collines de sable qui la caractérisent. De 100^{m} à 200^{m} de hauteur, elles surgissent pour ainsi dire, pour la plupart, du fleuve sur la rive droite, tandis que sur la gauche la rive s'élève en pente douce, et fournit un emplacement suffi-

sant aux villes nombreuses devant lesquelles passe le bateau. Quelques endroits sont extrêmement pittoresques et présentent des villes sises immédiatement au bord du fleuve; mais d'ordinaire les rochers sont tout à fait abrupts, et s'élèvent verticalement à 10^{m} ou 15^{m}, et n'offrent pas de place pour aborder.

Après avoir quitté Choumbiri, on arrive en vue de l'île de Lone, l'une des îles innombrables qui caractérisent le Congo moyen jusqu'aux Chutes de Stanley. Ici l'on échange l'eau profonde et les écueils dangereux de rochers contre des bas-fonds, des bancs de sable et des bras du fleuve, si entre-croisés que souvent on perd de vue la terre ferme et qu'il faut se servir de la boussole pour se diriger. Au bout d'une cinquantaine de kilomètres de navigation au milieu de ces îles et de ces bancs de sable, les montagnes se rapprochent de nouveau du fleuve, et, sur la rive orientale, apparaissent les villes de **Bolobo** et de **Moïé** dont Ibaka est le souverain. A l'exception de Ilebou et de Liboko villes des Ba-Ngala, aucun endroit ne paraît contenir une population aussi dense; elle doit être de plus de 5000 habitants. Bolobo est peuplée de Ba-Nyansi, ou comme ils s'appellent eux-mêmes de Ba-Bangi émigrés du Ou-Bangi, vis-à-vis de Nhombé. A Moïé, ce sont des Ba-Nounou, probablement les habitants primitifs. A l'intérieur sont les Ba-Tendé. La ville de Bolobo est composée de villages rangés sur une longueur de trois kilomètres; Moïé est encore plus grand, et ses villages, gouvernés chacun par un chef particulier, s'étendent à une plus grande distance du fleuve, et plus haut sur le flanc de la montagne. Entre Bolobo et Moïé il y a généralement hostilité, et dans chaque district il y a d'ordinaire des dissensions intestines entre les chefs. Quoique Ibaka soit le chef spécial de Bolobo, il y en a quatre-vingts autres. Les traits dominants des habitants sont l'ivrognerie, l'immoralité et la cruauté produisant des actes impossibles à décrire. Le lieutenant Liebrecht, chef de la station de Bolobo, accompagna MM. Comber et Grenfell dans ces villes. La femme d'un des chefs de Bolobo étant morte, il devait y avoir une orgie de bière durant quatre ou cinq jours avec des sacrifices humains pour terminer; les victimes sont des esclaves achetés pour la circonstance. De grands cercles de belles femmes ornées de colliers de 12 à 15 kilogrammes dansaient au son du tambour. Les missionnaires cherchèrent à plaider en faveur des pauvres victimes, mais ce fut en vain. Autre supplice; des prix en vivres sont organisés et, pour sceller cette espèce de concours, on tue un esclave; un trou est creusé entre les deux villes, on brise bras et jambes à la victime, qui est jetée dans

le trou, pour y mourir, sans qu'il soit permis à personne de lui donner à manger ni à boire. On voit très peu d'enfants dans la ville des Ba-Bangi, ce qu'explique l'immoralité de la population. Il y en a davantage chez les Ba-Nounou de Moïé. Leurs maisons sont plus grandes que celles des Ba-Bangi; quelques-unes sont ornées de crânes humains. Autour de la base de grands arbres, des crânes d'hippopotames indiquent que les habitants chassent cet animal. MM. Comber et Grenfell espèrent pouvoir prochainement fonder là une station. Ils ont déterminé la latitude de Bolobo par 2°13′.

Le lieutenant Liebrecht les accompagna jusqu'à **Loukoléla** où le fleuve se rétrécit, et n'a plus que deux kilomètres de large. Les alentours sont très boisés; les cotonniers et le chêne africain y abondent. Les missionnaires avaient depuis longtemps fait choix de cette localité pour y établir la station de Liverpool. Ayant avec eux trois chrétiens des stations de Victoria et de Bimbia, de la mission baptiste de Cameroon, ils les y ont laissés avec le soin de défricher un coin de terre dans la forêt et de bâtir une maison provisoire. La station sera voisine de celle de l'Association internationale. Ici les villages sont moins grands et plus disséminés que ceux de Bolobo, quoique les indigènes appartiennent aussi à la tribu des Ba-Bangi. Ils sont aussi plus doux et se montrent mieux disposés. Ils parurent très contents en apprenant que les missionnaires viendraient vivre au milieu d'eux pour les instruire. Le chef Mangaba voulut les accompagner chez les Ba-Ngala, pour les introduire auprès des chefs de ces derniers. En amont de Loukoléla le fleuve s'élargit de nouveau pour se rétrécir à **Ngombé,** vis-à-vis de laquelle se jette dans le Congo, la rivière Albangi, grand cours d'eau de couleur brun clair, dont les eaux sur un long parcours ne se mêlent pas avec celles du fleuve plus foncées. Le même fait se reproduit pour la Loulongo dont les flots sont noirs comme de l'encre. Ngombé, où l'Association internationale a une station, est déjà un poste de Ba-Ngala, descendus au bord du Congo, vraisemblablement par l'Albangi. Ils sont très nombreux et se montrèrent animés de dispositions amicales. A vingt kilomètres en amont sont situées quantité de villes, séparées l'une de l'autre par une bande de terrain d'un kilomètre et demi de large, et fourmillant d'habitants. Le sol paraît tout particulièrement fertile.

MM. Comber et Grenfell visitèrent les chefs des villes de **Boshende** et de **Ilebou,** qui leur firent un accueil très cordial, et se montrèrent fort désireux de sceller amitié par la cérémonie de la fraternité du sang, commune chez les Ba-Bangi et chez les Ba-Ngala. La densité de la

population d'Ilebou engagea les missionnaires à choisir cette localité comme emplacement d'une future station. Au delà commencent les villes du Congo équatorial, depuis Bojoungi jusqu'à l'embouchure du Rouki, à dix kilomètres au N. de l'Équateur. La population en est fort disséminée dans les districts de Bojoungi, Mbongo, Inganda et Bouangata. Les agents de la Livingstone-Inland-Mission ont décidé de s'établir dans l'Inganda et d'étendre leur activité aux villes du Bouangata sur le Rouki, où sont des populations tout à fait primitives, les seules que MM. Comber et Grenfell eussent encore vues armées d'arcs et de flèches. La plupart des hommes portent en outre un bouclier, ou bien une lance avec le bouclier et quelques couteaux meurtriers. Au dire du lieutenant Van Gèle, de la station de l'Équateur, ils sont cruels; ils immolent des victimes humaines avec les couteaux susmentionnés, ou bien ils en poursuivent d'autres avec lances, arcs et flèches, pour procurer aux spectateurs altérés de sang le divertissement de la chasse. En revanche et en parfait contraste avec ces cruautés, les missionnaires furent témoins à Equatorville d'une très jolie scène de plusieurs heures représentée par des enfants, consistant d'abord en une danse, suivie d'une sorte de petit opéra dont le chœur était très bien rendu par de petites filles de huit à douze ans. Quatre hommes portaient sur leurs épaules une sorte de bière dans laquelle se trouvait un corps ou quelque chose recouvert d'une étoffe rouge. Assise à l'un des bouts, une jolie petite fille paraissait triste et chagrine. La bière fut déposée sur le sol, et entourée du chœur composé de six petites filles; une femme placée à côté de la bière chanta un chant plaintif, avec accompagnement du chœur. Les missionnaires n'en purent comprendre que les quelques mots, souvent répétés à la fin des chœurs : « *Ka-oua-ka*, il n'est pas mort. » Au bout d'un certain temps, l'incantation parut avoir eu l'effet désiré, un mouvement se produisit dans l'objet recouvert aux pieds des jeunes filles; on écarta l'étoffe rouge et une petite fille apparut, tremblant de tous ses membres comme dans un accès d'épilepsie. Deux personnes s'avancèrent, la prirent par les bras et la mirent sur ses pieds.

Au delà du Rouki sont les villes des Ba-Ngala, qui s'étendent jusqu'à Liboko, par 1°50′ lat. N., le point le plus éloigné atteint par MM. Comber et Grenfell. La première est Loulanga sur la rive orientale du fleuve semé d'îles couvertes de forêts, fourmillant d'oestres (mouches piquantes) pendant le jour, et de moustiques pendant la nuit. Les Ba-Ngala parurent à MM. Comber et Grenfell les plus sauvages, les plus turbulents de tous les indigènes qu'ils eussent rencontrés jusque-là. Ils

furent présentés par le chef Mangaba de Loukoléla, qui paraissait connaître tout le monde et avoir une femme dans chaque ville; il saluait chacun des chefs importants comme son propre père. Loulanga peut avoir autant d'habitants qu'Ilebou; ils se précipitèrent vers le steamer dans de bons canots et montèrent sur le pont, comme pour en prendre possession. Les missionnaires eurent beaucoup de peine à les renvoyer à leurs embarcations; ni la vapeur, ni les sifflets ne les eussent fait partir. Il fallut le plus grand sang-froid chez tous les hommes du vapeur pour prévenir une catastrophe, tous ces visiteurs étant armés de couteaux et de lances. Un peu en amont de Loulanga, on rencontre l'embouchure de la Loulongo, rivière de 700^{m} de large, aux eaux noires comme de l'encre; à 120 kilomètres au delà se trouve la ville de Liboko, par 2° au nord de l'Équateur, la dernière d'une série de villes qui s'étendent sur une longueur de dix kilomètres, tout près les unes des autres. C'est à Liboko que, en 1877, Stanley soutint pendant quatre heures le grand combat dans lequel il fut attaqué par soixante-trois canots. Le brave fils du chef Mata-Mayiki mourut de ses blessures. Son vieux père, grand et bel homme, crut que l'un des missionnaires s'était trouvé avec Stanley. Ses gens arrivèrent sur la rive dans l'idée que ces blancs étaient des ennemis, et ils se préparèrent à combattre. Grâce à M. Coquilhat, chef de la station de l'Association internationale, des explications furent échangées et l'entrevue fut amicale. Quoique Liboko soit mieux bâtie que les autres villes des Ba-Ngala, et que ses habitants aient la réputation d'être de grands trafiquants, on ne voit pas chez eux des signes de prospérité. Liboko est à moitié chemin des Chutes de Stanley. Le *Peace* aurait pu pousser jusque-là, mais le temps que les missionnaires pouvaient consacrer à leur exploration étant presque écoulé, ils durent redescendre à Stanley-Pool. La route est ouverte, et dès que des renforts leur arriveront, ils établiront les nouvelles stations à Mushié, à Bolobo et à Ilebou.

La Conférence africaine n'ayant pas terminé ses travaux, nous devons ajourner à notre prochain numéro le résumé que nous nous proposons d'en faire[1].

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Le lieutenant-colonel Roudaire vient de mourir à Guéret dans sa famille. Malgré l'appui prêté par M. de Lesseps au projet de créer une mer intérieure dans le

[1] V. p. 16 à 24.

bassin des Chotts du sud de l'Algérie et de la Tunisie, il est douteux qu'il trouve un successeur dans la poursuite de ce dessein, à la réalisation duquel il a consacré les dix dernières années de sa vie.

MM. Clément et Gustave Denhardt auxquels la science géographique doit déjà une exploration du bassin de la Dana (v. IIIme année, p. 97 et 120), sont repartis à la fin de l'année dernière pour Zanzibar, afin d'y organiser une nouvelle expédition dans l'est de l'Afrique.

Le voyageur anglais Johnston est de retour à Zanzibar. Il paraît content de son exploration du Kilimandjaro, sur lequel il s'est élevé à une hauteur de 4600^{m}. Il a rapporté des collections ; la flore et la faune des régions supérieures offrent des ressemblances avec celles des parties montagneuses de l'Afrique australe.

Les missionnaires de Bagamoyo ont fondé une nouvelle station à Kounzagira, sur la rive gauche du Kingani. Le pays est fertile, boisé, bien arrosé, la population est sympathique aux blancs.

Un télégramme de Zanzibar annonce que 200 esclaves enlevés à des négriers, ont été remis par le consul britannique à la mission de Frere Town.

D'après le *Bulletin de renseignements coloniaux*, une société qui a pris le titre de Société de colonisation à Madagascar est en voie de formation à l'île Maurice, pour obtenir du gouvernement français des concessions de terrain dans l'île, dont elle espère l'occupation définitive par la France. Ce mouvement est provoqué par une crise très forte que traverse en ce moment l'île Maurice, où la vente des sucres ne s'opère qu'avec des pertes considérables pour les planteurs.

Le ministère français des colonies étudie un projet tendant à établir un câble sous-marin entre Mozambique, Mayotte, Nossi-Bé, Madagascar et la Réunion. Le câble serait prolongé jusqu'à l'île Maurice, l'Angleterre contribuant pour les frais de cette prolongation.

Le conseil général de la Réunion, pour favoriser les cultures nouvelles dans la colonie, a décidé que tous les nouveaux produits exportés jouiront de l'exonération des droits de sortie et d'une prime pendant trois ans.

Un correspondant de Madagascar a écrit à un journal de Maurice, la *Planters Gazette*, pour l'informer que l'on a trouvé de l'or d'alluvion à Madagascar et qu'on l'exploite. Le premier ministre a visité plusieurs endroits exploités près d'Antananarive. L'or appartient au gouvernement; mais cela n'empêche pas des Malgaches d'en recueillir en secret et de vendre de la poudre d'or à des étrangers; un de ceux-ci en a acheté cent onces à six dollars l'once.

Un correspondant du *Cape Argus* écrit que depuis la prohibition de la vente des spiritueux aux natifs, les crimes ont diminué de 50 % dans le district de King William's Town et que les taxes y sont payées beaucoup plus volontiers et plus régulièrement qu'autrefois. Les gens apprécient le changement et désirent voir la vente des spiritueux soumise aux mêmes restrictions pour tous les habitants.

D'après le *Magazine of the American Baptist Missionary Union*, M. F. G. Garland, membre du conseil exécutif de Natal, affirme que la polygamie parmi les Cafres, protégée et réglée par les autorités anglaises, n'est pas autre chose qu'un

esclavage déguisé. Les femmes sont comptées au nombre des propriétés du mari ; le prix d'une fille est fixé par la loi anglaise ; il y a là, dit M. Garland, une tache à faire disparaître.

Une nouvelle expédition allemande à laquelle sont attachés plusieurs mineurs de Freyberg, en Saxe, doit s'embarquer très prochainement à Southampton pour Angra-Pequena. Elle a pour mission essentielle de constater la puissance des gisements miniers signalés dans le territoire placé sous le protectorat de l'empire allemand.

Le *Natal Mercury* annonce que plusieurs des familles Boers, émigrées il y a quatre ans dans le territoire de Humpata, ont résolu, en présence de l'hostilité des natifs de cette partie de la colonie portugaise, de quitter leurs établissements actuels et de se rendre dans le district de Rehoboth, entre le Damaraland et le pays des Grands Namaquas.

Les missionnaires américains qui avaient dû s'enfuir du Bihé à la côte, se proposent de répondre à l'invitation qui leur a été faite de se rendre d'abord à Chivoula, à 160 kilom. dans l'intérieur, puis de remonter au Bihé s'ils trouvent le nombre de porteurs nécessaires.

La Société des missions méthodistes américaines a décidé d'envoyer quarante missionnaires, hommes et femmes, pour fonder des stations au sud du Congo dans le pays des Tuchilangués. Des amis des missions subviennent aux frais de voyage et fournissent l'équipement des missionnaires qui, une fois en Afrique, devront vivre des produits du pays.

Le Dr J. Chavanne a dû revenir temporairement en Europe, pour raison de santé; il espère pouvoir retourner au Congo dans le courant de février.

D'après une lettre de M. Antonio Borges Silva, directeur de l'école missionnaire espagnole de Santa Isabel à Fernando Pô, et ami de M. Rogozinski, publiée dans le journal de Varsovie, la *Kuryer Warszawski,* cet explorateur a employé son influence auprès des tribus indigènes de Cameroon pour les exciter contre l'autorité allemande. Il a fait proposer au consul anglais de Bonny, M. Hewett, de placer le territoire de la baie de Cameroon sous le protectorat de la Grande-Bretagne. Le consul britannique a immédiatement envoyé la canonnière le *Forward* porter son consentement à cette proposition, et le commandant de ce bâtiment a proclamé le protectorat anglais. C'est vraisemblablement à ces intrigues qu'il faut attribuer le soulèvement des indigènes contre les factoreries allemandes des territoires récemment annexés, auxquelles notre compatriote, M. le Dr Passavant, a heureusement pu, avec ses quatre-vingts porteurs, prêter un secours efficace. Les journaux politiques ont donné les détails de la répression, par les vaisseaux allemands, de la révolte des chefs et des naturels de ce district.

Un témoin oculaire écrit aux *Missions catholiques* que le roi de Dahomey a fait célébrer en 1884 la fête de la grande Coutume avec plus de barbarie que jamais. Pendant trois mois, chaque jour, on a pu voir, à la porte du palais, six têtes fraîchement coupées, sans compter les cadavres cloués aux arbres la tête en bas, ou cloués par les mains seulement ou par les pieds, et mourant ainsi à la suite de leurs souffrances, de la faim et des piqûres des insectes.

Une lettre du missionnaire Ramseyer à la Société neuchâteloise des missions nous apporte les détails de son voyage de reconnaissance au nord de l'Achanti, à travers l'immense steppe de l'Afram, jusqu'à Atéobou, aujourd'hui indépendant du roi de Coumassie. Le roi des Achantis, Kwakou-Dua, est mort de la petite vérole, et le prince Owousou Koko a fait briser la nuque à Karikari, auquel il reprochait d'être la cause de la mort du roi. Toutes les villes de l'Achanti sont très excitées contre Owousou Koko.

Nous ne mentionnons que pour mémoire le séjour à Paris de l'envoyé du cheik de Timbouctou, dont les journaux quotidiens ont donné les détails, et la promesse du Président de la république française de lui adjoindre, pour son retour, plusieurs Français chargés d'aller poursuivre, à Timbouctou même, les négociations nécessaires à la conclusion d'un traité de commerce.

EXPÉDITION DE M. J. THOMSON, DE MOMBAS AU VICTORIA-NYANZA PAR LE PAYS DES MASAI

Dès le commencement de l'ère moderne des explorations africaines, la partie du continent traversée récemment par M. J. Thomson a passé pour une de celles qui offrent le plus de dangers et de difficultés pour un voyageur européen. Les premières tentatives pour y pénétrer furent faites par les missionnaires Krapj et Rebmann, dont l'un découvrit le Kilimandjaro, tandis que l'autre aperçut le second sommet neigeux de cette région: le Kénia. Mais le pays compris entre ces montagnes et le Victoria-Nyanza n'avait jamais été parcouru par un Européen, jusqu'au voyage du Dr Fischer qui ne dépassa pas le lac Naïvascha (1883). Le peu de place dont nous disposons ne nous a pas permis de donner des renseignements détaillés sur cette expédition; nous nous réservions d'ailleurs de faire connaître ce pays, lorsque M. Thomson aurait rendu compte de la sienne à la Société de géographie de Londres. Le dernier numéro des *Proceedings* de cette Société nous permet de suivre pas à pas le voyageur écossais, et de donner une carte d'après celle qui accompagne son rapport.

Les observations de M. Thomson méritent toute créance, car il n'était pas nouveau venu dans le champ des explorations africaines. Nos lecteurs se rappellent le succès avec lequel il conduisit l'expédition envoyée par la Société de Londres, pour reconnaître la route de Zanzibar au Nyassa, et de ce lac au Tanganyika [1]. L'expérience qu'il avait acquise

[1] V. IIme année, p. 138 et la carte 148.